

# La prison-métaphore

*le théâtre comme tentative d'accession à sa liberté intérieure*

## Une évasion impossible

*la prison-métaphore*

**D**e toutes les questions d'éthique non résolues non pas sur la prison mais sur la vie en général, sur notre condition, sur comment vivre ensemble, sur la justice, le bien, le mal... la prison résulte. En considérant toutes les personnes qui s'y trouvent, les différents corps professionnels qui y travaillent, les relations qu'ils entretiennent, de même qu'en considérant les relations de la société avec la prison, cette dernière peut être prise comme :

- lieu « concrétion de la métaphore » *des questions éthiques non résolues qui président à notre culture,*
- ou encore « métaphore concrète » *des questions existentielles non résolues qui président à notre conception culturelle du droit et de la liberté,*
- et aussi « métaphore concrète » *des aspects culturels refoulés par notre culture elle-même.*

Quelles que soient la raison et la longueur de leur détention, quelle que soit la nature de leur situation sociale ou civile, toutes les personnes que nous avons rencontrées en prison qui ont témoigné d'un authentique travail de construction personnelle (d'une remise en liaison créative du

Nicole Charpail  
comédienne  
travaille conjointement  
avec acteurs  
professionnels et  
amateurs sur le terrain  
culturel et de l'exclusion  
auteur, interprète  
de **Miss Griff**, création  
dramatique pour  
un personnage

fait prendre corps. Ainsi donc, la prison fonctionne à l'image des organes d'une conscience d'un genre humain combattant pour connaître l'éthique qui le gouvernera, ainsi donc la prison embrasse tous les paradoxes, toutes les contradictions d'un tel combat, ainsi donc elle évolue à la mesure de la lenteur de ce combat et prend au demeurant des allures diverses, à l'image des allures diverses que prennent ces combats dans notre société. La prison écarte d'une société les personnes qui n'ont pas compris, ou pas accepté, ou pas pu appliquer (dans tous les cas de figure qui n'ont pas respecté) les règles que cette société humaine s'est donnée pour son propre maintien. Dans toutes les sociétés du monde, les prisons (au demeurant fort différentes) sont à l'image de l'éthique existentielle et politique, comme de son point d'achoppement dans la conscience, qui maintient cependant une communauté humaine dans un certain fonctionnement.

On a en prison un bon laboratoire pour étudier aussi bien les processus du totalitarisme que la tentative chaotique de démocratie. On s'y plaint d'ailleurs souvent, chacun qui s'y trouve, (y compris parfois des agents de justice, y compris les directeurs de prison) et naturellement en particulier les personnels pénitentiaires et détenus, d'y être traité comme *un rat de laboratoire*. Notre oppresseur visible est toujours

l'autre – mais qui peut dire où se trouve le savant fou qui mène son étude ? *Et où diable est donc dieu là-dedans ?* Certes, les établissements diffèrent un peu mais il est rare, à l'épreuve des relations humaines qui s'y vivent de ne point voir se développer en soi une quelconque maladie mentale latente si jamais celle-ci ne nous était pas encore apparue. Gogol, Kafka et quelques autres sont ici « invoqués » régulièrement.

C'est pourquoi de la même manière, oublier qu'on a pu s'introduire dans la prison pour la raison que certains de ses organes se sont effectivement disposés à nous recevoir, serait profondément malsain. Et même si on a l'impression souvent que la raison pour laquelle on nous reçoit n'est pas exactement la même que celle pour laquelle on vient, il suffit de regarder en soi les raisons pour lesquelles on vient pour comprendre que nous contenons nous-mêmes une part de ce *conflit tragique*, immédiatement perceptible, dont on a seulement l'impression – effet d'optique – que c'est l'institution qui l'engendre.

En fait elle le contient, elle en est la métaphore, et nous allons à elle pour rencontrer une des questions en suspens que société humaine (dont nous sommes bien un membre) a produit.

Comme tous les lieux métaphores, en particulier ceux qui sont métaphores

du *drame*, ce lieu n'a de cesse d'apparaître toujours un peu en décalage, autrement dit « en retard » sur ce qui paraît à l'homme libre et civilisé des « avancées » qu'on aurait pu faire. Mais cela exactement de la même manière que tout ce qui se présente à notre vue comme « concrétion » de la tragédie humaine. La matière, les corps et donc les institutions mettent infiniment plus de temps que l'esprit à bouger, car eux possèdent la mémoire du sens, l'histoire du sens, la synthèse des conflits. La taule ou l'H.P. sont comme « à la bourre » des évolutions sociales, et il faudrait les considérer parfaitement à la juste mesure de l'état réel de tous nos ajustements.

### la scène psychotique

Tout serait donc parfait depuis l'état d'être en prison, pour rendre quasiment impossible l'accès des personnes à une scène symbolique. Qu'il s'agisse d'un espace / temps réel pour « penser la vie » dégagé de la pression d'une réalité dévorante, ou qu'il s'agisse d'un espace mental, tout est absolument parfait : nous sommes en présence d'une scène psychotique – j'entends par là : inaccessible à la symbolisation, puisque les apparences extérieures y épousent toutes les configurations fantasmées ou craintes personnelles. Tout ferait *signe* (c'est intéressant) *mais pour soi seulement* (c'est plus embêtant). Tout est

bien ficelé sauf une chose – il y a une faille à peine visible en surface mais qui s'ouvre sur une grotte souterraine – les personnes qui se trouvent là n'ont qu'une très faible possibilité d'évasion du *sentiment* d'être parvenu à une limite : la rencontre entre le bonheur auquel j'aspire et la réalité qui est la mienne n'a pas eu lieu. J'ai perdu la partie, si partie il y avait.

Bien sûr on me dira qu'un tel sentiment de notre impuissance ne peut à lui seul autoriser à « ouvrir les portes de la conscience comme de l'inventivité ». Certains me diront même qu'ils voient mal le rapport entre les deux faits. Au demeurant, qu'on imagine surtout pas que je pense qu'une personne incarcérée devrait obligatoirement plus qu'une autre considérer qu'elle a perdu une partie. C'est pourquoi je parle bien d'un sentiment (j'en parle parce qu'il m'est relaté) et non d'une certitude, et encore moins d'un fait. Par ailleurs je ne considère aucunement que la vie serait une partie qu'il faudrait remporter. Enfin nous connaissons tous que le sentiment que je viens de décrire a pas mal de potentiel pour mener au suicide plutôt qu'à la pensée ou la création.

Pour poursuivre dans ce sens, j'appelle d'ailleurs mon lecteur à considérer les instants de son existence où un tel sentiment d'impuissance lui aurait fait toucher du doigt une limite de cet ordre. Je l'invite à imaginer (si tel ne fut pas le

cas), que son sentiment intérieur d'impuissance rencontre alors une configuration dans sa réalité sociale où ce sentiment se trouverait dans le même temps officiellement reconnu par la société des humains, estampillé du label : « n'est plus habilité par la société des humains à user de son libre arbitre ».

Je l'invite également à imaginer que pour en arriver là, il ait « commis » un acte dont lui-même doute de l'absolue pertinence, chose qui est souvent le cas des personnes que je rencontre. Je l'invite ensuite à imaginer que dans ce doute – imaginons que vous ayez commis une exaction, un crime, ou même que vous vous soyez retrouvé simplement pris dans un sac de nœuds – vous vous trouviez (ou pensiez) tenu, afin d'être moins pénalisé, de minimiser le plus qu'il est possible votre responsabilité (par conséquent : la part qui vous revient de construire votre propre destin, comme votre propre éthique). Soit, que mesurer en toute conscience la teneur de votre exaction ou même simplement de vos propres erreurs d'appréciation des choses, vous menace (du moins c'est bien votre impression) d'être encore davantage exclu de la société des humains. Soit, que vous preniez un risque énorme à penser librement (à supposer que vous en étiez auparavant capables). Et donc j'invite mon lecteur à tenter de visualiser ce qui lui reste en dehors de l'échappée par

hélicoptère ou de l'échappée par la psychose. Peut-être trouverez-vous des alternatives : le refoulement ou encore le maintient dans l'enfance...

### *ici les rats doivent se mettre à penser*

Alors seulement maintenant j'aborderai la question de la scène symbolique et de l'importance qu'elle peut prendre pour une personne incarcérée.

Ensuite seulement, chaque chose en son temps, j'aborderai ce que cette rencontre entre scène symbolique et personne incarcérée peut avoir d'intérêt sur le « moment d'art » dramatique – c'est-à-dire politique.

Bien sûr, nous nous attachons, rencontrant les personnes, à leur dimension humaine radicalement irréductible à leur position de « détenus ». Bien sûr, tout notre travail consiste à dégager un espace pour la conscience (la mienne, celle des participants) dépris du filet de l'institution qui en général a étendu ses mailles dans tous les organes de cette conscience.

À ce titre l'atelier théâtral devra être lui aussi un contenant en même temps qu'une fenêtre. Ce que contient l'atelier de travail de l'acteur est principalement la potentialité d'une scène symbolique.

Une scène intérieure pour l'évolution de soi s'immisce dans une autre, celle de la prison. La métaphore que constitue la prison est en abîme, est à

creuser vers l'intérieur. La réalité de la prison n'est alors qu'un effet de réel et non plus tout à fait le réel. « Je » peut distinguer ma personne du rôle (du personnage) que j'y joue dans l'existence. « Je » serais donc effectivement *ailleurs* pourvu que je m'y reconnaisse. « Je » deviens libre du moins de *visiter* mon propre *état*.

Cette inoculation de « l'étrange » dans un organisme fermé peut-elle en modifier le métabolisme ?

Nous continuons donc à maintenir cet idéal en nous gardant de viser une utopie aussi dangereuse que les renoncements aux idéaux. L'utopie : on pourrait faire fi de ce qu'on se trouve dans une prison en y faisant du théâtre, tandis que l'art dramatique dans son essence même a superposé en la personne de l'acteur 1/ l'auteur ou l'instrumentiste, 2/ l'instrument et 3/ l'œuvre ; a superposé dans le même espace-temps (dichotomie et plasticité de l'espace théâtral) 1/ réalité et fiction, 2/ l'acte de création et le regard des autres sur l'œuvre.

Non, on ne peut pas décider d'oublier radicalement la prison pour accéder à un minimum de liberté intérieure, qu'il s'agisse de la bâtisse, de ses causes en notre conscience ou de ses effets sur celle-ci, on ne peut que travailler avec elle. C'est notre « juste tension » à nous. *Ici les rats doivent introduire un laboratoire dans le laboratoire.*



© Serge Tuszynski - Ed. Geac

*C'est pourquoi, à mon sens, introduire dans la prison l'espace d'une scène symbolique, et qui plus est l'espace d'un cheminement poétique, et qui plus est l'espace d'une pensée déprise d'une autorité idéologique, ne peut que relever d'un travail politique (au sens fondamental du terme) en même temps qu'existentiel et obligatoirement sous tension entre des contraires, en phase avec le paradoxe, entre « pesanteur et grâce »<sup>1</sup>.*

Notre déplacement consiste à prendre la réalité concrète et vécue pour objet lui-même métaphorique. À ne pas ignorer la superposition évoquée précédemment (configuration personnelle et réalité concrète) tout en déconfusion-

nant. À distinguer l'accès au réel de l'état de réalité illusoire, à mettre un cadre dans le cadre, à construire une scène en abîme... C'est le seul intérêt de toucher une limite : quand toutes les portes extérieures se sont fermées, celle qui reste, enfin visible, est à l'intérieur.

De même qu'il n'existe pas de fenêtre sans bordure, *la prison extérieure et intérieure – la prison-métaphore – fait partie de notre cadre.*

Si l'on entend que fabriquer cette scène à l'intérieur de soi comme dans l'espace d'un groupe va commencer par rencontrer tous les obstacles qu'une conscience humaine rencontre pour se construire *librement* « sous les regards des autres », si l'on a conscience de la multiplicité des entraves institutionnelles que rencontre le déroulement d'une activité en pénitentiaire, j'imagine qu'on pourra comprendre que les tentatives d'élaboration des acteurs que je rencontre en milieu carcéral relèvent d'un des plus terribles challenges qu'un être humain peut rencontrer pour donner un sens au fait « d'être humain ».

Alors peut-être il m'est possible de dire que ce qui a quelque chance de se rencontrer en prison est l'implication nécessaire à tout moment d'art dramatique. Du moins est-ce à quoi j'ai assisté souvent. Et concernant plus précisément l'art dramatique et les questions humaines qui le traversent depuis la nuit des temps, ce qu'on a quelque

chance de rencontrer en prison, c'est l'incontournable question de l'éthique et de la liberté intérieure qui s'accole depuis la nuit des temps à l'épopée dont relève la condition d'être homme.

### L'échappée belle ou la sortie par l'intérieur

#### un déplacement de soi

Donc, premièrement :

Le déplacement que nous opérons dans notre atelier ne relève pas de l'évitement ou l'introduction d'autorité de thèmes de travail mais d'un *déplacement de regard* sur les choses telles qu'elles se présentent. La scène, l'espace symbolique que nous cherchons à créer n'est pas à l'extérieur de la prison réelle ou mentale mais s'imisce d'abord à l'intérieur de celle(s)-ci. Il s'agit de creuser un espace pour effectuer ce déplacement, au sens littéral de faire un trou, un vide, au milieu même d'un monde plein.

Deuxièmement :

C'est depuis la position d'être acteur sur scène, que la scène, réelle comme symbolique, se trouve, se trouve, soit depuis la position de s'y trouver et s'y éprouver. Le chemin de la personne vers une position créative ne se fait pas à partir du recours à une autorité extérieure (auteur, metteur en scène), mais depuis

la quête d'une autorité intérieure, qui n'apparaît effectivement qu'à l'épreuve d'expériences précises : concrètes, physiques, spatiales, relationnelles.

#### quels véhicules pour quel voyage ?

Mais comment parler de ce passage, comment décrire ce déplacement qui s'opère pour un participant depuis une préoccupation effectivement réelle (mais qui a le plus souvent toutes les chances de maintenir dans le filet « d'une réalité illusoire ») vers une problématique concernant cette fois l'humaine condition ?

Disons déjà que ce déplacement ne s'opérerait pas dans les temps et les conditions qui nous sont imparties, si un cadre et des outils de travail proprement artistiques, relevant d'une expérience de longue haleine, n'étaient pas à notre disposition dans le moment.

En effet ce déplacement ne pourrait se faire qui relèverait seulement d'un travail intellectuel, un travail de la pensée, un travail de réflexion, de débat. Même s'il relève aussi d'un travail intellectuel. Nous parlons, lisons, réfléchissons, débattons dans l'atelier. Pourquoi cela seul ne peut-il suffire ? Parce qu'un travail intellectuel peut certes se servir de découvertes réalisées par l'intelligence profonde mais ne peut à lui seul la déterrer.

Les outils artistiques dans lesquels je puise et que je développe avec l'aide

précisément des personnes que je rencontre, ont une particularité :

- pour une personne dont l'intelligence cérébrale est peu développée, voire déficiente, ou encore (ce n'est pas la même chose) pour une personne dont les outils culturels permettant ce développement est faible, ils réveillent de fait et permettent l'expression de ce que j'appelle l'intelligence profonde. Ce que j'appelle l'intelligence profonde existe en latence chez tout être humain.
- pour une personne dont l'intelligence cérébrale est au contraire très active, ces outils ont plutôt tendance à l'obliger de battre en retraite dans un premier temps d'expérience artistique. C'est ainsi qu'y compris les moyens d'étouffement nombreux de notre intelligence profonde qui peuvent découler de l'exercice habile de l'intelligence cérébrale ont ici assez peu d'espace de libération.

En détention et pour travailler à « au fond qu'est-ce qui nous occupe ? », si les outils artistiques dévoilant l'intelligence profonde sont donc préférés comme partout ailleurs, ce n'est pas pour autant que ceux développant l'intelligence cérébrale sont ignorés. Ce serait stupide puisque nous savons d'une part que ces deux intelligences nous sont utiles à tous, d'autre part, quoi qu'on en pense, les personnes que je rencontre, avec qui il est question de faire un bout de che-

min ensemble dans une « tentative d'accession à la liberté intérieure », auront pour la plupart et hors de ce cadre, pour seuls moyens de continuer à penser leur vie essentiellement les outils de l'intelligence cérébrale. On fait donc bien appel à cette intelligence cérébrale, on lui offre naturellement un espace d'évolution quivarie selon les personnes en présence, l'état du groupe, les nécessités du travail.

C'est pourquoi aussi le voyage P-A-P\* prend tout son intérêt en présence de personnes très différentes qui s'y engagent (ce qui fut souvent le cas en détention). Ce voyage renvoie n'importe lequel d'entre-nous, y compris un acteur professionnel au point zéro, c'est-à-dire à la source, à la base de sa présence sur une scène : scène réelle – scène existentielle.

Il faut certes être attentif aux mots qu'on emploie. Pour autant il m'arrive d'être lasse, par des détours de vocabulaire, de passer sous silence la vraie nature du travail artistique dont il est question selon moi ici et ailleurs, mais de façon indiscutable ici en prison : l'art n'est pas seulement politique. Il est une voie pour un parcours existentiel.

Tous les moyens (en terme de véhicule, d'exercice de la pensée) qu'on trouvera sont bons pour faire une telle tentative.

Il est même arrivé qu'on fasse parfois de l'explication de texte, de la tra-

duction, de la simple lecture, faute de pouvoir attraper quoi que ce soit d'autre, dans la conjoncture. Il m'est même arrivé, suite aux conséquences quasi-tragiques de la conjoncture (exemple : un groupe passionné depuis 6 mois, préparant une représentation et décimé en une semaine (l'intervalle entre 2 séances), plus de groupe, plus de mémoire, pas d'adieu bien sûr, plus de projet de représentation, plus rien, le monde après l'apocalypse, point zéro, deux gars dont un très en colère et un nouveau venu totalement H.S, abruti de médication et envoyé pour une fois par le SMPR<sup>2</sup>) de baisser les bras : « les gars, là, je ne sais plus quoi faire. Je pense être finie. Et vous, qu'est-ce qui vous occupe ? Enfin je veux dire par le fond ? » Et c'est reparti.

Mais en dehors de ce genre de conjoncture, il arrive souvent que le travail en cours lui-même entraîne des débats épiques dont on se demande s'il sera possible de les interrompre.

Comme un chat à l'affût, il me faut alors attraper subitement, de tout ce que j'entends, quelque chose pour en faire une proposition de travail. Plus je tarde à trouver plus « ils » vont s'ébattre, me recouvrir, vider leur quête, leur joie, leur haine, leur tragédie. Plaf ! J'ai une proposition d'exercice, d'un jeu, ou de lecture, ou d'impro, ou de ceci ou de cela. – « Merde, j'aurais mieux fait de la fermer ! »

– « Eh ! T'as-tu comment qu'elle te r'garde ? T'es foutu mon gars. »

Non il n'est pas foutu, parfois c'est lui qui en redemande. Si je traîne, un jour de lenteur d'esprit, dans le brouhaha du débat :

– « Eh ! Regarde-la, elle est en train de préparer son coup, je crains pour mon matricule. »

ou bien :

– « Allez, vas-y, je te vois arriver, pose-moi une des tes questions qui tue ! »

– « Mais non, Eh ! Eh ! Elle va juste t'obliger à redire ton truc avec les pieds comme ci, les épaules comme ça, la colonne vertébrale comme ci, la tête comme ça en détendant les mâchoires et en respirant comme ça.

(À moi :) Eh ! Vas-y dis-lui !

(À l'autre :) t'es foutu mon gars. »

### les règles d'une conduite à risque

Pas besoin ici de défendre son cadre par des moyens subtils. Dès lors qu'il a été posé, dès lors qu'ils ont saisi de quoi il retournait (ça va assez vite), dès lors qu'ils sont revenus, on va droit au but. Mais si jamais problème de groupe, d'écoute, de comportement, de respect des autres, cela est arrivé parfois (au début d'une constitution du groupe, ou suite à une tension générale), alors :

– Les gars, vous m'emmerdez. Soit que vous modifiez la donne, soit que je me casse.

En général ceci suffit, non pour résoudre tout ce qui a amené cette donne, mais pour offrir immédiatement un espace de possible. Le lecteur, j'espère, se doute qu'on ne peut s'en tenir là, mais je rapporte ce petit fait, qui n'a rien à voir avec une déontologie que je revendiquerais, pour lui faire seulement entendre ce qui a pu se passer parfois dans les cas où les personnes que j'ai rencontrées en prison n'étaient pas encore tout à fait prêtes à une relation débarrassée d'une quelconque « autorité pour maintenir le cadre » de la part de l'intervenant. Dans beaucoup de cas, se constitue cependant en prison des groupes où les participants n'ont aucunement besoin de ce genre de rappel (si on peut appeler cela un rappel). Mais lorsqu'il doit avoir lieu, on mesure ici combien « l'exercice du pouvoir maintenir le cadre » de l'intervenant n'avait rien d'autre où s'appuyer que la nature de son propre désir, sa vraie raison d'être là, qui se doit d'être transparente, qui serait de toutes façons démasquée, et doit donc être très claire pour soi. Il n'y a pas d'ordre à donner en prison, d'autorité quelconque exerçable, de prétention à déterminer la connaissance du bien pour l'autre. Les participants acceptent très facilement qu'on détienne un savoir faire (même trop facilement), mais pas un savoir sur ce qui peut leur être bénéfique pour eux dans le moment. Cette

transparence qui est le moins qu'on puisse rendre à des personnes le plus souvent entièrement transparentes, à qui on propose par dessus le marché l'inévitable transparence de la scène, permet au travail d'avancer beaucoup plus vite « vers ce qui nous occupe ». Il serait sans doute d'une grande utilité concernant d'autres milieux sociaux de comprendre ce fait, d'en tirer quelque enseignement. Pour autant, ce que je viens d'énoncer comme moyen possible d'arrêter « un rituel oppressif » pourrait parfaitement être inopérant ailleurs, y compris avec les mêmes personnes. En ce sens, le cadre « prison » nous donne ici une opportunité d'être clair avec soi : nul ne voit pourquoi descendre de cellule ou émarger de sa cellule interne pour détruire un espace de rencontre, nul ne voit la raison qu'aurait un artiste ou même un simple citoyen de pénétrer un lieu comme celui-ci pour « s'y emmerder ». On se rencontre donc ici sans malentendu.

Les personnes que je rencontre ont compris qu'ici, dans cet atelier, ce sont elles qui apporteront le sens, le dire, le contenu. Elles ont compris qu'en contre partie, mon désir, mon objectif – inébranlable/sauf à arrêter tout – serait d'en faire théâtre, témoignage partageable, conflit dramatique, sujet d'intérêt public et non groupe d'expression, et qu'il en passait par une exigence sur laquelle on sera intransigeant. Elles sui-

vent même en « me plaisantant » mes efforts parfois pathétiques à lutter contre l'adversité institutionnelle ou leur propres résistances. Elles vont, pour de multiples raisons – leur histoire, les manques, le désir, la limite atteinte, le contexte – recevoir avec assez peu de résistance et faire très rapidement création des outils qu'on leur donne. Comme toutes les autres personnes confrontées à ce travail, elles vont tenter parfois de s'y dérober malgré elles, mais leurs moyens de s'y dérober ne seront pas habiles, elles perdront presque toujours à ce combat ou l'alchimie dramatique veut parler et le petit moi se taire. En contre partie de ce qu'on leur offre (un intérêt, un espace ou des moyens d'expression), elles sont prêtes à donner à peu près tout ce qu'elles possèdent, pourvu qu'on mette la main dessus. Mettre la main dessus, comme on chercherait des œufs de Pâques dans un jardin pas très bien entretenu, relève en d'autres termes d'une quête collective, souvent joyeuse, parfois chaotique et en maison d'arrêt notamment (à la différence des centres de détention), menacée toujours d'interruption. Cette quête est clandestine, rendre ses résultats publiques relèvera d'un challenge, d'une épopée tragi-comique, mais du moins ne rencontrera-t-on pas ici ce problème qu'on peut rencontrer ailleurs : planquer ses œufs, analyser toutes choses avant l'heure ou se demander si

la visite du jardin vaut la peine d'être partagée, avec qui, comment, pourquoi, comment en reviendrai-je... Ici, on livre tout y compris parfois son inhibition, son impuissance ou son refus, si on vient là on donne, si on ne veut pas donner on ne vient pas, rien ne se déguise ni ne parvient plus de 30 secondes à faire semblant d'y être. Donc en taule, on est acculé à être honnête.

Pourquoi une telle clarté ? Si les autres chapitres de cet article peuvent éventuellement apporter un peu d'eau au moulin de cette réflexion, le lecteur qui ne connaîtrait pas l'univers carcéral, devrait trouver en d'autres situations de la vie de bons supports pour cette réflexion.

Il y a pourtant un pendant à ce cadre relationnel – *a priori* excellent. Je veux dire un danger. Le danger est que ces personnes avides de s'exprimer et d'être aimées, s'en contenteraient. Le danger vaut pour l'intervenant. Il est possible de séduire ces personnes par une position charismatique, il est possible aussi d'être séduit par elles.

Cependant mes voyages en détention ainsi qu'un grand nombre d'heures consacrées dans mon existence à regarder les gens s'approcher de leur âme par le biais de la scène, m'ont appris que la plus grande entrave à l'affranchissement d'un esprit était l'influence que pourrait exercer sur lui le désir d'un autre qui le regarde « amicalement ». Je veux dire par là qu'il me semble d'une très grande

importance, en particulier dans le contexte qui vient d'être décrit, de se rappeler toujours au pour quoi – au sens éthique et politique – on vient là, sauf à se contenter que l'acte artistique ne soit une soupape pour soi-même ou pour les autres. Un contentement très répandu, on ne m'en voudra pas de le souligner.

Décrire comment s'opère ce déplacement – ce voyage de l'acteur – est impossible, je ne peux ici qu'en livrer des conséquences en termes par exemple de contenus d'expression.

#### *une destination qui appartient au participant*

Les personnes en détention, en particulier les hommes, sont très souvent obsédées par les questions de la justice, de l'injustice, de la vérité, du mensonge, de l'hypocrisie, du droit, de la liberté, du devoir, du mal, du bien, de la loi et tous ses dérivés. Le sujet « détention » n'est pas le seul véhicule de ces thématiques. Quand on quitte le paysage prison, la politique, les scandales, le gouvernement, les ministres, les chefs d'états étrangers, les conflits et les guerres arrivent pour maintenir les mêmes thèmes, les mêmes revendications, les mêmes plaintes, les mêmes révoltes. Des juges, des chefs d'états, des médecins, des surveillants, des profs, des pères, des dieux et des prophètes ont pris possession d'une grande partie de « la scène mentale ».

Les femmes, la famille, et donc les épouses, les mères et les enfants, l'amour, la haine, l'affect, la peine, mais aussi la parentalité, la sexualité, l'amitié, vont faire pendant au premier registre.



Daumier, « L'homme à la corde à nœuds »

Ceci est un constat : l'atelier P-A-P\* n'a ni pour vocation de susciter l'apparition de ces thématiques, ni pour idée de les empêcher d'advenir. L'obsession avec laquelle une personne arrive à l'atelier n'est pas forcément endiguée, le thème détention pas forcément propice à une nouvelle sorte de concentra-

tion, n'est pas forcément évité. Au cours du travail, on constatera que ces thèmes s'entremêlent, se répondent, s'enrichissent... se déplacent. La religion arrivera très certainement sur le tapis. On peut dire systématiquement. La politique s'enrichit de réflexion sur la citoyenneté, l'écologie... L'existential, l'éthique. La violence. La passion, le détachement. Le rapport au passé, à l'enfance même. A l'éducation, au soin. Les projets personnels, l'avenir, la santé. La mort.

J'ignore s'il est un sujet de la vie qui n'ait pas traversé cet atelier. Aucun sujet n'est ici tabou, aucun sujet de la vie ne fait peur à des personnes qui ont toutes peu ou prou, longtemps ou une seule fraction de seconde mais vraiment, songé très sérieusement au suicide.

Le travail et ses voies précises n'ont pas pour fonction première de traiter ces sujets. Ces sujets sont là et reçus à bras ouverts exactement comme les corps des acteurs, leur souffle, leur voix, leur bonne et mauvaise santé, leur intelligence, leur maladie de l'âme, leur force, leur fragilité, leurs peines, leurs joies, leurs affects exacerbés. On tente de les comprendre par tous les bouts, on les soigne et on les bouscule, on les repose si nécessaire, on tente de se les approprier, on en joue, on les habite, on les transforme, on les brime par là, on les lâche par ici, pour tout ce faire on apprend à les respecter. Je

parle de ces thèmes qui habitent la scène mentale comme des corps. On les met en relation, on regarde ce qui se passe, on comprend qu'on est rien qu'une matière, que tout est là, qu'elle a ses lois, des empêchements et pas mal de possibles, on attend de comprendre vraiment qu'est-ce qu'on veut faire de ça. On finit par saisir qu'avec le peu de corps et petites cervelles qu'on est là, 5 ou 8 parfois, multiplié par tous les autres de soi qu'on a fini par voir, à force de libertés et brimades, lâcher – prises et discipline, de tout essayer et son contraire, on est en mesure de se représenter à l'humanité presque entière. Cette expérience a été possible, sans devenir fou, à cause d'une bizarrerie de l'espace théâtral. Mais créer un acteur en se déplaçant de 1 m 50 de sa chaise de public, être un personnage tandis qu'on ne dispose ni de costume ni même encore de texte, créer une scène théâtrale – espace sacré – dans une fosse équivalente à deux cellules, se concentrer sur ce genre d'objectif tandis qu'on est obnubilé par la vitre d'où la pénitencière z'yeute (au demeurant bien moins souvent qu'on y z'yeute soi-même) ne se fait pas en claquant des doigts. Cette bizarrerie ne nous est apparue qu'à cause d'un nombre considérable de consignes de jeu auxquelles il fallait répondre à chaque fois qu'on avait le moindre truc à dire. Y compris quand on avait rien à

dire d'ailleurs. Au début, pour certains, avec rien à dire et aucune raison majeure d'être là, la seule visite acceptée des consignes de jeu a renvoyé ceux-là malgré eux au constat de leur indiscutable présence. Pire, chaque transgression de consigne a été considérée comme une réponse possible à la consigne. C'est le filtre par lequel on regarde : et si tout était théâtre ? Qui nous fait nous positionner sur ce théâtre qu'on voit ou qu'on ne voit pas, puis celui qu'on veut ou qu'on ne veut pas. Mais plus le piège de la scène s'est resserré, plus celui de la réalité (des choses, des faits, des relations) à laquelle on croyait devient relatif. La personnalité qu'on croit avoir, le rôle, le destin, l'identité même deviennent relatifs, s'estompent en arrière plan de cette indiscutable présence qui au début nous échappe entièrement. La question qui nous talonne depuis le début est le « quoi foutre avec tout ça qu'on serait » : un tout énorme dont on dispose subitement en même temps qu'un rien au regard de ce qui nous occupe. Certes, c'est assez rigolo d'avoir saisi qu'on pouvait être tout cela et son contraire mais du coup on a saisi aussi qu'on ne serait plus jamais intrinsèquement rien de rien, tant qu'on ne savait pas ce qu'on voulait en faire – sur la scène – en présence d'un Autre que nous, un Autre qu'on ne peut même plus choisir en fin de course, le

travail se corse, fini les copains solidaires : les spectateurs seront au final des inconnus. On comprend mieux à présent la première question qui nous fut posée au tout début – qui s’est suivie d’un grand silence respectueux ponctué de grosses « esclaffades » – et pour laquelle on a griffonné ce qui nous passait par la tête en se demandant si l’intervenante n’était pas un peu frappée : *que me reste-t-il à représenter de ma/notre condition à mes semblables avant de mourir ?*<sup>3</sup>

La première réponse de Nono<sup>4</sup> à la question de départ fut : « *je vous emmerde tous* ».

Telle qu’elle s’est du moins manifestée, cette réponse avait le mérite de ne point dérober son auteur à la question et de situer clairement son rapport aux autres, c’est donc de notre point de vue un excellent départ pour un chemin de création.

Un peu plus tard, suite à différents travaux expérimentaux de tous ordres, Nono voulait maintenant absolument jouer en solo un surveillant qui se regarde dans le miroir et devient invisible dès qu’il enlève sa veste d’uniforme. Effrayé par cet événement, le personnage parle avec son miroir qui le renvoie à son inexistence, se gausse de lui. On n’entend pas le discours du miroir mais seulement les réponses du surveillant. Nono rappelle que pour la représentation il lui faudra une veste

bleue marine à laquelle on greffera nous-mêmes des petites barrettes. Il dit qu’il veut que le surveillant qui verra cela étouffe de honte et de rage.

Encore un peu plus tard, Nono ne joue plus un surveillant mais un homme à qui il arrive le même événement. Le dialogue avec le miroir est devenu très riche, en texte mais surtout en registres d’émotions du fait que Nono en passe par différents « adverbes relationnels » grâce sans doute aux expériences qu’il a faites et qui l’amusent bien, avec les travaux sur « la physiologie de la relation ». <sup>5</sup>

Il souhaite maintenant une veste bleue, bien carrée mais sans barrettes. Il dit maintenant qu’il voudrait que n’importe quel homme qui possède ou vise un statut social de pouvoir se reconnaisse dans ce personnage, que le surveillant qui verra cela, si c’est un surveillant sympa, ait le sentiment que l’acteur a compris parfaitement son malheur, son oppression de surveillant, mais que si c’est un surveillant con, il faudrait qu’il se sente très mal.

Je me contente de rappeler à Nono qu’il n’aura pas un public constitué de surveillants mais constitué essentiellement de détenus et d’une douzaine de personnes extérieures, quelles sortes de personnes, plus un surveillant ou deux maxi, isolés probablement en haut de la « Chapelle » (sauf à ce qu’on les invite à se rapprocher de nous ce qui n’est pas

garanti d’une réponse positive, d’ailleurs qu’en pense-t-on ?). Nous débattons dans le groupe de savoir si nos propres expériences en tant que spectateur (théâtre, cinéma, télé) nous indiquent si une personne est en mesure de se reconnaître consciemment dans une image négative qu’on lui renvoie. On parle de projection et de la catharsis. On convient qu’il nous arrive presque toujours de nous identifier ici ou là, profondément ou superficiellement par goût pour le jeu mais qu’il est très rare qu’un con se reconnaisse dans sa propre connerie, ce qui déstabilise un peu Nono. Je lui dit qu’il peut faire ce qu’il veut, mais qu’il faudrait qu’il précise son intention : veut-il donner une leçon au spectateur, veut-il le faire réfléchir, veut-il se venger, est-il plus attaché à livrer un message quelconque ou attaché au contraire à la sorte de regard qu’on poserait sur lui, etc. Que veut-il qui change après son passage ? On parle aussi de progression dramatique, du conflit dramatique.

Nono travaille encore. La scène qu’il jouera, est à peu près la même que celle décrite précédemment mais son regard dans le précédent miroir invisible est vissé maintenant sur les spectateurs-miroir. Le personnage qu’il joue va jusqu’à se rebeller dans son miroir cette fois multiple, le « je vous emmerde tous » réapparaît au demeurant par la voix de ce personnage pour-



tant antagoniste *a priori* à la personne de Nono, cherche QUI il peut bien être, enlève, remet, laisse pendre sa veste. À la fin, il la laisse à terre et dit : « aidez-moi » avant de venir se rasseoir dans les spectateurs.

Nono n'a pas reçu la moindre induction de ma part quand au sens que devrait prendre cette scène. Seuls les travaux parallèles sur le corps, la voix, les masques d'autorité et leur contraire, un farfouillage de textes divers sur la question des relations de pouvoirs, des impros multiples traitant du sujet mais par d'autres voies, les questions et réactions des spectateurs en répétitions ont fait chemin avec lui.

\*

Ils parlaient toujours des conditions de détention. La cellule, le froid, la nourriture, les brimades, le co-cellulaire. Je leur dis :

– *Voulez-vous faire quelque chose à ce sujet ?*

– *Non, c'est pas du tout intéressant, en particulier s'il y a des taulards dans le public. Ça n'a aucun intérêt notre vie de merde.*

– *Oui, mais tu ne fais que parler de cela, qui n'a aucun intérêt, tu viens même d'interrompre l'exercice pour en parler.*

– *Ouais, mais si tu voyais ce matin, quand l'autre m'a mis ses chaussettes...*

– *Bien, voulez-vous me montrer comment est organisé votre ...*

– *Nos appartements, tu veux dire, tiens, viens Teddy on va lui montrer.*

Organisation, débat entre tous maintenant pour ne pas se tromper d'un centimètre sur la place des choses. Pour m'expliquer, vu qu'il n'y a ici qu'une table et des chaises, ils miment tout et dessinent l'invisible. Seule spectatrice, je commence à prendre un grand intérêt. Suite à cette installation, je demande à chacun de travailler sur un rituel, du matin par exemple. Au fur et à mesure des passages, ils peaufinent les gestes, les rythmes, les bruits. On découvre qu'une quantité de choses incroyables se déroulent simultanément dans ce petit espace. Ils font preuve de trésors d'inventivité, de patience. Ils ont chacun une particularité pour l'habiter : Julian ressemble véritablement à un moine zen, Teddy est d'une délicatesse infinie pour suspendre ses chaussettes sans qu'elles gouttent dans le verre à dents, pour fumer sa cigarette/*made in tôle from* Teddy comme le client d'un hôtel de luxe après son café/*made in tôle* tout court, pour se baisser pour lacer ses chaussures exactement en même temps que son co-cellulaire saute du lit, dans un mouvement presté. Georgio lui, avec les mêmes intentions d'efficacité s'approche du clown tatesque, tous ses efforts d'organisation et de précision s'assortissent d'accidents répétitifs, dont

la réparation – obligatoire – engendre finalement d'autres rituels, mais ainsi le temps s'écoule-t-il sans qu'on s'ennuie une seule seconde. Finalement se développera un théâtre-image d'une très grande beauté, d'une infinie drôlerie, dans lequel on comprend qu'il est non seulement possible d'occuper trois bonnes heures de sa matinée à ne rien faire que le b-a-ba de la survivance qui nous laisse digne. C'est une sorte de documentaire, silencieux où chacun essaie simplement de faire comprendre comment il s'en sort, quelles sont ses problématiques. Les gestes sont précis, ordonnés, méticuleux, aussi « maniaques » que pour une « cérémonie du thé », chaque erreur d'attention dans l'ordre des choses s'assortit d'un accident, ils comparent leur prouesses, leurs petites inventions (on fabrique beaucoup d'objets en prison), leurs bêtises. Après 4 séances sur ce thème, qui finit par les passionner, moi aussi, la prison n'apparaît plus à personne comme le lieu d'une indignité dans les discours. Certes, et selon leur position les surveillants sont toujours aussi cons – encore qu'on distingue à présent quelques exceptions – mais eux, c'est sûr, se connaissent une petite grâce. À quoi diable peut servir ce théâtre-là, me dira-t-on ? Je ne sais pas. À quoi sert l'autre théâtre ? Suite à ces séances, absolument non prévues dans mon programme mental, ce groupe a plongé dans une incroyable aventure phi-

losophique. Pour des tas de raisons, de travaux, de hasards. Mais je crois aussi à cause de quelque chose d'autre qui nous est apparu par surprise : le présent de la vie, vu sous un certain angle mérite qu'on le regarde, qu'on le respecte, qu'on le considère. Il y a bien deux plans de réalité, un sans doute sordide, l'autre plein de sens, intéressant, partageable. Et ce dernier plan m'appartient (à la personne), n'est véhiculé que par moi-même, ne dépend que de mon habitation intérieure. Sur ce plan je suis maître en la demeure. Nous n'avons pas fui le réel, nous nous sommes simplement déplacé pour le considérer. Nous avons compris que nos plus grands poètes, nos plus grands auteurs n'ont rien effectué d'autre que cela : un déplacement pour regarder les choses. Eux, n'ont rien changé à la prison et tout changé en eux-mêmes, ils ont fait cela mus uniquement au départ par la gentillesse, le désir d'expliquer à quelqu'un d'autre qu'un semblable à eux-mêmes de quoi il retournait. Ils ont découvert au demeurant qu'ils n'étaient pas semblables entre eux, qu'ils avaient des particularités, des univers, que leurs particularités passionnait, fascinait ou « éclatait » de rire leurs copains, la meuf qui vient les visiter toutes les semaines. Peut-être ont-ils saisi que si cela seul pouvait être intéressant – les chaussettes pendant de part et d'autre du verre à dent, le morse inventé-maison sur les tuyaux de chauffage, l'immobilité

méditative forcée du fait de l'agitation des co-cellulaires – alors merde, ce qu'ils avaient dans la « tronche », dans le cœur pouvait alors bien l'être aussi.

#### du fait divers à Condorcet

Les participants voulaient à un moment travailler sur « le fait divers ». Ils disaient qu'on lit des trucs horribles (genre un mec a tiré sur toute sa famille ou découpé sa bonne femme en petits morceaux), et qu'on ne s'interroge pas sur ce qu'il y a derrière. Ils ne parlent que de cela, ils embrouillent le tout avec leurs propres histoires criminelles. Je fronce, me semble-t-il, le sourcil droit. La vie du mec avant, son enfance. Ils y tiennent et me demandent par 3 fois – car je résiste sous des prétextes divers – d'amener certains journaux qu'ils n'ont pas ici.

Bon, je m'exécute et j'achète *Voici*, *VSD*, *Police* et autres couillonneries. On regarde, on se les lit, c'est trivial, épouvantable, malsain, on se prend tout de même une bonne rigolade en imaginant qu'on lirait ces choses en public, devant les psys du SMPR qui m'emploient d'une certaine manière, les autres têtards en dépression permanente et le directeur de la prison qui a toujours promis de venir nous voir sans jamais le faire mais qui le ferait justement cette fois-là.

Mais Angelo dit qu'il lui semble à lui fondamental de parler de l'adolescence de ces criminels, de l'adolescence de

ses copains, de la sienne, que c'est un sujet qui lui semble important. Je leur propose de chercher des textes à la bibliothèque, j'en ramène aussi, des textes d'auteurs divers qui abordent ce sujet dont parle Angelo. Ils vont lire en séance, choisir des petits textes, des phrases dans ces textes et dans leurs propres textes, on travaillera sur des impros concernant la relation parents-enfants. On incarne toutes sortes de pères, de mères et même de grands-mères et naturellement d'enfants. Les débats sont innombrables, on compare la culture familiale de chacun. Le journal de Kafka devient une petite bible. On tire un théâtre-image – long travail – d'un écrit de Kafka que Julian tient à mettre en scène. Puis Alice Miller et le cas du petit Jürgen Bartsch<sup>6</sup> devient la bible d'Angelo, qui parle pourtant mal le français et a arrêté ses études à 13 ans. Un des récits de cet adolescent criminel fera l'objet de 4 interprétations différentes par 4 participants, il occupera un bon tiers du prochain spectacle.

C'est grâce aux affaires de conscience de Georgio qu'on a d'ailleurs pu mettre en scène tous les personnages créés par les participants...

Georgio est obsédé par son jugement. Il ne parle que de son jugement. Comment peut-on juger un autre que soi ? Ma conscience m'appartient. Je les emmerde.

Théâtre-image sur un sujet qui n'a rien à voir – la famille : Georgio fabrique un tribunal.

Missive : Georgio parle du jugement, de la conscience. « La conscience c'est..., la punition c'est... »

Textes ? Georgio amène du Condorcet et du Descartes sur la conscience et le jugement.

Impro sur la parentalité : Georgio met en scène ses engueulades avec sa femme qui lui ont valu de se retrouver en prison mais qui n'ont rien à voir avec la parentalité. (Georgio a bien failli tuer sa femme selon l'accusation, mais c'est tout à fait par hasard selon lui qu'il s'est retrouvé un couteau à la main.)

Georgio ne va pas bien, il a peur des femmes, des juges, des psys et ne regarde que moi dans le travail où on doit regarder les spectateurs.

Il se rassied dans le public.

– *Les femmes veulent notre fin ! Eh, dis-donc, le psy de ton assoc., là, ...*

– *Ce n'est pas du tout le psy de mon assoc. Georgio,...*

– *Ouais, bon, le psy qu'est venu l'autre fois nous serrer la paluche – il est sympa d'ailleurs – il te demande des choses à mon sujet ?*

– *Non, mais si j'ai quelque chose à dire à ton sujet, Georgio, je te le dirai à toi en premier lieu. Nous ne sommes pas dans un groupe de thérapie, mais par contre un thérapeute du SMPR se trouve à votre service si vous en avez*

*besoin à cause du théâtre ou d'autres choses, on a déjà parlé de tout cela.*

– *Ouais, mais enfin, je me méfie à cause du juge et des psys.*

– *Georgio, ce qui se fait ici et se dit ici n'est pas rapporté aux juges ni aux psys. Je me porte garante de cela. Ce qui se fait ici, que tu choisiras de montrer, sera rapporté à tout le monde via une représentation. À moins que j'aie besoin d'aide, que quelqu'un ici pète une durite, je ne sais pas, cela ne s'est jamais produit. Il m'est arrivé, comme je vous l'ai d'ailleurs dit, de demander à C. (le psy) d'aller voir les personnes qui ne venaient plus à l'atelier pour connaître la raison. Toi, par contre, si tu veux, tu peux parler au psy du théâtre et même de moi si je t'inquiète. Ce psy, quoi que tu en penses est à ton service et non au service de la pénitentiaire. Sauf si j'ai rien compris.*

– *Ouais mais...*

– *Georgio, tu viens d'interrompre le travail et tout à l'heure ton propre travail en scène était une parole directe à moi-même, soit une interruption de jeu déguisée en jeu, sous prétexte de cette histoire du regard.*

Teddy : – *Ouais, ça c'est vrai, t'en prends à ton aise Georgio !*

– *Ben quoi, on m'a dit que je pouvais regarder les spectateurs et même précisément quelqu'un. (À moi) L'autre, tu le critiques parce qu'il regarde la ligne bleue des Vosges, et moi qui fait l'effort...*

– *Georgio, cessons de faire les cons. Tu t'esquintes en procédant ainsi, si tu continues je ne te proposerai plus de faire ce type de travail sur le regard et la missive. On te dictera les textes et les formes, on fera comme aux cours Florent ou comme au patronage de la Croix St. Machin... (le ton monte un peu).*

– *Nan mais te fâche pas, je te demande juste si le psy...*

– *De quoi as-tu peur Georgio ?*

– *Je me méfie, chère petite dame, des juges et des psys. Je...*

– *Et de moi, il me semble.*

Nono : – *Des femmes en général Georgio, j'te jure que ça se sent !*

Tous : – *Ouarf ! Ouarf ! Ouarf !*

Georgio : – *Les femmes, les femmes, c'est tout de même à cause d'une femme – la salope – que je me trouve là, les gars !*

Moi : – *Sur quoi voudrais-tu travailler Georgio ? Veux-tu travailler sur les femmes, les juges et les psys ? Je veux bien Georgio, mais ça va être difficile pour décoller...*

Ils sont morts de rire et imitent le bruit d'un avion qui crash.

Georgio : – *J'vais t'montrer c'qu'il y a dans ma tête, que tu comprends, puisque tu comprends rien, si tu penses que c'est facile de « décoller » comme tu dis, quand on a ça dans la tête.*

Il se lève. Montre des endroits sur la scène :

– *Regarde, là y'a le juge. Là, y'a ma femme. Là y'a le proc. Là y'a mon avo-*

cat – c'ui-là j'sais pas trop à quoi y m'sert – Là...

– Est-il dans ta tête Georgio, l'avocat, sans quoi ne le place pas.

Je me suis levée et j'ai mis des chaises là où Georgio disait qu'il y avait...

– L'avocat ? Ouais ouais, il y est. Il place une chaise. Quel con c'ui là. Là, y'a ma gosse...

Nono : – Ta fille va venir au procès ? – nooon, parle pas de malheur ! Je dis ce que j'ai dans la tête.

Moi : – Georgio fait l'image de sa conscience.

– Voilà, t'as tout compris.

Georgio est au milieu de la scène encerclé de ses chaises.

– Et toi tu es là Georgio ? Dans ce cas mets-toi une chaise.

– Moi je suis... moi je suis..., ah non, non, moi je suis pas là moi, moi je suis partout moi, je suis là, je suis là, je suis là. Il passe sur toutes les chaises.

Ils se marrent.

Nono : Ah ben Georgio t'as plus besoin d'être jugé si tu fais tout le travail !

Tous : – Ouarf ! Ouarf ! Ouarf !

– C'est exactement ce que je dis, je te signale mon gars : « La conscience c'est... »

On ressort la missive de Georgio, les anciennes, la dernière (toutes des variantes de « la conscience c'est... La punition c'est... »)

Moi : – Maintenant je comprends, Georgio, toutes les variantes de ta missive qui

avec les mêmes mots mais un ordre légèrement différent paraissent dire tout et le contraire. Voulez-vous prendre la place de tous ces personnages et qu'on cherche comment ils expriment la missive ? Bon, mais si tu n'es nulle part Georgio, en tant que personnage/ Georgio, à qui parlent ces gens ?

– Ben y parlent entre eux ! Je te dis que c'est moi qui suis là, qui suis là, qui suis là...

La suite du travail va permettre à Georgio de mettre en scène l'expression de tous ces personnages : celui-ci est plutôt comme cela, celui-là parle comme ça, n'est pas d'accord avec cet autre... On se sert de nos autres travaux sur la physiologie pour les expérimenter. Dans une dynamique précise de travail, Georgio, tantôt va assister au débat depuis la place de spectateur, tantôt il va « coacher » tel et tel personnage, tantôt le remplacer lui-même pour prendre son parti. Ces personnages prononcent tous à peu près la même phrase mais dans une volonté différente. C'est donc très « amusant » pour chacun des acteurs de s'emparer de cette proposition. Chacun essaie tout le monde. Notre but est de renforcer chaque personnage pour qu'il « gagne la partie », défende son optique. Dès qu'on les laisse parler tous ensemble, cela débouche évidemment sur un brouhaha énorme et terrifiant mais qui fait manifestement bien rire Georgio – « hein, tu

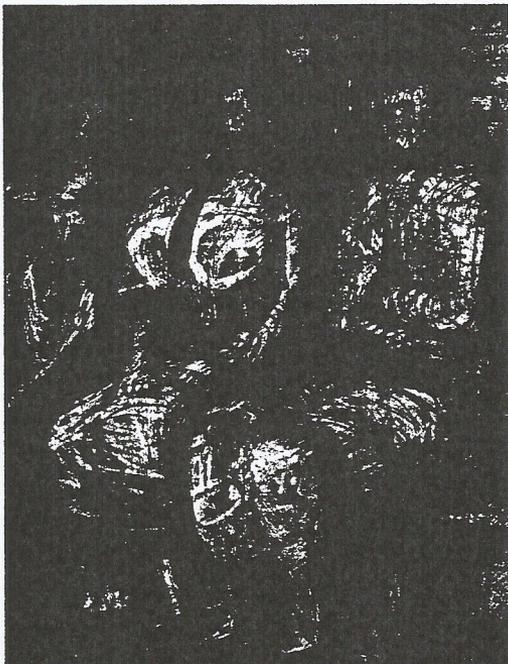
vois un peu ce que j'ai dans le cabanon ? », qui va même se replanter au milieu, les bras croisés, opinant de la tête et le sourire en coin, pour cette fois se mettre à cette place apparemment placide bien que compatissante où l'on peut entendre le tout.

La conscience/tribunal impuissant(e) et dérégulé(e) de Georgio inspire toute l'équipe pour mettre en scène les constructions individuelles ou à plusieurs construites par les participants.

### **maison d'arrêt des hommes de Fresnes – troisième division**

Entre janvier et septembre 2001, les participants ont abordé les sujets suivants : l'éducation, l'enfance et ses conséquences – les conceptions du bien et du mal pour soi comme dans l'histoire – la culpabilité et la responsabilité – la justice, le droit et la conscience – les rapports familiaux : parents/enfants – les rapports hommes/femmes dans le couple – la passion et la jalousie – les violences – les conceptions de la liberté civique et sexuelle – les conceptions religieuses – le romantisme et le classicisme (littéraires) – le rapport aux biens matériels et la précarité – la vie en détention – les conflits et l'exclusion et la solitude en détention...

Parmi d'autres, les auteurs suivants ont été particulièrement visités (dont on remarquera l'étrange diversité des genres) : Alice Miller – Kafka –



Henry Moore, figures assises, 1941

Hölderlin – Condorcet – Descartes – Pascal – Bukowsky – des extraits du Coran...

### **la représentation**

Le 14 décembre 2001, sortant de notre « fosse », nous avons fait représentation publique à « la Chapelle » avec naturellement les participants qui n'avaient pas été libérés, transférés ou encore « extraits » – représentation pourtant encore traversée du travail fait avec ceux qui nous avaient quittés. Il restait donc Nono, Teddy, Julian, Tonio, Georgio, Saïd.

Dans cette représentation, nous avons mis en scène une sorte de dispositif qui ressemblait pour certains : à un tribunal. Pour d'autres : à une table ronde de philosophes. Pour d'autres encore : à une réunion de famille. Pour Georgio : aux différents personnages qui composent sa conscience. Pour Julian : à un cercle de poètes fous. Ce demi-cercle composé de chaises, d'un drôle de pupitre et d'un centre de prise de parole ouvert sur le public (qui semblait compléter le cercle), a vu se dérouler un étrange débat dans lequel des prises de parole profondément authentiques se croisaient avec d'autres plus solennelles, parfois même lues. Il était difficile à certains moments de distinguer complètement si les sources de ces dires étaient personnelles ou empruntées à des auteurs, il était difficile également d'établir une distinction absolue, radicale, entre ce qui relevait d'une prise de parole des personnes présentes ou de personnages fictifs. Pourtant tout le monde est tombé d'accord pour dire qu'il s'agissait sans aucun doute d'un spectacle de théâtre.

Dans ce dispositif, les personnages se modifiaient pourtant subtilement suivant la relation qu'ils entretenaient avec leurs acolytes comme avec les spectateurs. Ils semblaient là réunis pour témoigner de quelque chose, ils semblaient parfois se juger ou se défendre, se soutenir ou se contredire. On les a vu conférer, dispu-

ter, conspirer, manifester, invoquer, prier, se confier, témoigner, délirer. Julian avait transformé sa missive en théâtre-image qui, j'ignore pourquoi, a bouleversé Mariette (une spectatrice). Ils nous ont pris tous à témoin et parti d'un étrange débat de conscience fait de mots parfois précis, savants mêmes, mais aussi de cris de cœur, de regards étranges, de silences brutaux, d'images muettes, de petites envolées en langue mystique et étrangère.

Un critique de théâtre a trouvé que les acteurs étaient « excellents » et que nous propositions un style de théâtre d'acteurs éminemment contemporain, voir avant-gardiste. Je trouve qu'il exagère. Cependant un médecin psychologue a trouvé quant à lui que c'était vraiment intéressant parce que les acteurs justement ne jouaient pas mais s'exprimaient librement et spontanément. Librement peut-être mais le spontanément a tout de même occupé un an d'atelier et 3 mois de répétition (= 9 séances de 3h). Un détenu/spectateur a dit que pour une fois c'était bien parce que ce théâtre-là concernait vraiment ses préoccupations personnelles bien qu'il n'ait pas toujours tout compris des discours de certains. Est-ce à cause du père Descartes et de son discours sur la « volonté » ? Ou bien à cause du père Condorcet avec « sa raison contre la croyance » ? Ou bien encore le copain Hölderlin et son leitmotiv : « nous ne sommes rien, c'est ce que

nous cherchons qui est tout» sur lequel nos acteurs et personnages ont projeté je crois bien une dizaine d'interprétations différentes. En tous cas le récit pathétique du petit Jürgen Bartsch a parfaitement répondu aux inventions de Nono sur «le jugement» et aux confidences du pote Kafka sur son adolescence pénible. Au point que celui-ci (Nono) en tremble encore de sidération devant la reconnaissance qu'il éprouve envers un petit gars certes martyrisé par ses parents et les curés de son école mais qui a tout de même violé et massacré plusieurs enfants dans une forêt allemande.

Les pigeons qui habitent l'immense chapelle sont toujours intervenus là où il fallait pour faire se frotter la réalité et «le spectaculaire». Certes il y a bien eu quelques petits désordres dus au trac et aux répétitions trop courtes mais enfin je dois reconnaître que les acteurs ont «assumés dans le jeu» absolument tous les accidents de parcours. «Hein, t'as vu, je ne me suis pas démonté !» Nono est toutefois très fâché envers Georgio qui s'est planté dans l'ordre des choses, «obsédé qu'il est, comme d'habitude par ses propres interventions», mais n'en n'a rien laissé paraître sur le moment, récupérant avec les autres le bazar effectivement engendré par Georgio. C'est vrai que la dramaturgie du tout était complexe. Mais il n'était pas question de rater sa prise de parole ou faire foirer quoi que ce soit. Il faut dire que l'heure

était grave, on a failli ne pas jouer du fait que le matin, les surveillants se sont trompés en appelant les détenus/participants 2 h avant la répétition (= 2 h debout en cellule d'attente sans déjeuner) et on appelé les détenus/spectateurs à 10 h tandis qu'ils étaient inscrits pour l'après-midi. Saïd, nouveau venu depuis seulement 4 séances, bien qu'intégré apparemment et ayant d'ailleurs pris un rôle, n'a pas voulu se présenter. «La trouille, quel con !». Oui, mais le con on ne peut même pas aller l'en persuader. Nono a failli être interdit de présence du fait qu'il avait râlé pour l'histoire du matin. Négociation. Par ailleurs, à midi, j'ai dû négocier avec le directeur pour faire accepter un spectateur extérieur refusé subitement du fait qu'il était magistrat à Rouen (!!!).

Connaissant qu'on y est obligés, il nous reste à chercher ce qu'il nous reste du désir de vivre ensemble.

Une aventure où la contrainte, comme en création, pourrait devenir consigne de jeu, où l'obstacle apparent pourrait devenir jalon d'une autre découverte : un processus de création du vivre ensemble.

Voilà qui ne s'est pas encore trouvé, voilà qui est à faire, enfin il me semble.

Voilà du moins, ce dont je peux témoigner qu'il s'est cherché depuis la fosse de la troisième division de la Maison d'Arrêt des hommes de Fresnes.

Considérant :

- 1) que la prison (à travers toutes les personnes qui y vivent ou travaillent comme dans sa relation avec la société) peut être prise comme :
  - lieu «concrétion de la métaphore» *des questions éthiques non résolues qui président à notre culture,*
  - ou encore «métaphore concrète» *des questions existentielles non résolues qui président à notre conception culturelle du droit et de la liberté,*
  - et aussi «métaphore concrète» *des aspects culturels refoulés par la culture elle-même,*
- 2) que les personnes détenues avec qui nous travaillons, de fait, se présentent souvent et nous présentent à l'endroit où «*l'Homme se présente à sa limite*»,
- 3) que le champ de la pensée culturelle actuelle (artistique, philosophique, politique, spirituelle) nous représente manifestement à une crise de la conscience d'être homme où l'homme est en demeure de bien vouloir *se présenter à sa limite,*
- 4) que la conjoncture actuelle – parfaitement sensible en prison – nous représente au conflit pathétique où s'opposent un «comprendre cette crise» à travers un processus de penser *sous autorité du dialogue* et la

## La prison-métaphore

perdurance d'une analyse *sous autorité idéologique ou référencée*,

- 5) qu'un mouvement de pensée artistique véritable traversant ce « merdier » peut avoir une chance de mettre le pied dans l'obligation qui nous est faite de *penser notre condition d'être humain sous autorité du dialogue* (et non plus sous autorité référencée), mais qu'il y faut une exigence et un travail non assujettis aux critères d'évaluation culturelle en vigueur, de même qu'un questionnement éthico/artistique extrêmement pointu en présence de configurations souvent paradoxales,
- 6) que *la rencontre* entre un lieu « métaphore des questions éthiques

non résolues » comme la prison avec « une tentative artistique sous autorité du dialogue », peut être d'intérêt public – dès lors qu'on considère l'intérêt d'une rencontre sous l'angle du *conflit dramatique* qui la caractérise (un juste conflit dramatique est celui qui porte le sens et les enjeux d'un débat existentiel à leur maximum de portée), il me semble alors possible de se saisir du débat culture/prison, comme d'une opportunité pour chercher ce qui peut encore fonder notre désir de vivre ensemble, alors que certains connaissent qu'on y est obligés et même si beaucoup s'acharnent à trouver des échappatoires à cette obligation qui nous est faite.

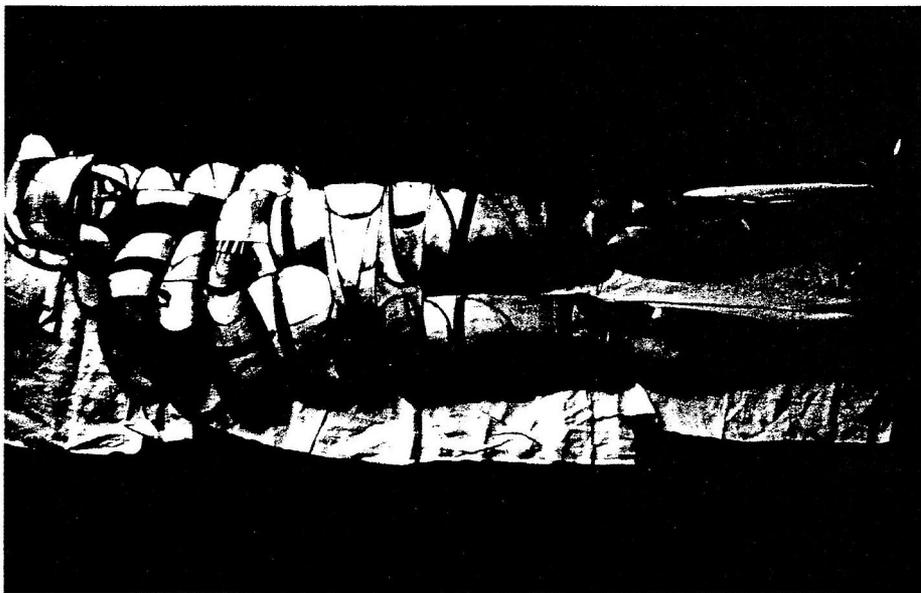
Une telle exploration du désir (de vivre ensemble) soumis à une telle fatalité (y être obligé) renvoie à une aventure où certes, l'avancée du « droit » est indispensable mais ne suffit plus – *car que pourra le droit tout seul face au désir ou l'absence de désir ?* – une aventure qui n'est pas sans rapport avec celle, très concrète, du processus de création artistique, dans lequel la contrainte devient souvent consigne d'un jeu et l'obstacle apparent au désir, jalon d'une découverte insoupçonnée.

Un processus de création du vivre ensemble. Voici qui ne s'est pas encore trouvé, qui est à faire, enfin il me semble.

## Notes

---

- 1 – Simone Weil
- 2 – SMPR : Service Médico-Psychologique Régional – ce service possède des antennes dans certaines prisons, suit certains détenus et est organisateur lui-même d'activités artistiques.
- 3 – Question dont la formulation peut varier.
- 4 – Les prénoms des participants sont ici modifiés.
- 5 – Voir : *De la physiologie vers l'âme ou des affres et merveilles de la passion* – pour une proposition spécifique du travail de l'acteur – « Notre corps contemporain », tome 1 et 2 – Art & Thérapie.
- 6 – Alice Miller (psychanalyste) auteur de *C'est pour ton bien* – Racines de la violence dans l'éducation de l'enfant – Dans ce livre est rapporté l'histoire de Jürgend Bartsch, criminel mineur « célèbre » d'après guerre dont les récits d'enfance ont été recueillis par le psychiatre Paul Moor.
- \* Personne-Acteur-Personnage



Horia Damian, «Le chevalier endormi» – 2007

Relief peint. Bois, carton, tissu, acrylique sur panneau de bois – 252 x 286,5 x 8 cm

passé-présent-futur), sont celles qui ont accordé à leur état – effectivement d'abord perçu comme précipice – valeur de précipité de sens. Qui ont reconnu à leur situation – effectivement d'abord vécue comme parenthèse inutile – la possibilité d'ouvrir un espace de méditation, ou pour le moins de réflexion.

C'est le travail avec ces personnes, de même qu'avec celles pour qui au contraire cette lutte semble achopper du moins dans le moment, leur propre témoignage en verbe comme en fait, qui m'autorise d'avancer ce dont j'essaie de témoigner dans la suite.

Une particularité du destin est qu'à un moment donné de leur vie, une problématique personnelle et sociale peut rencontrer subitement un statut, un lieu, une fonction, une étiquette, on pourrait dire un «état» qui circonscrit, recouvre, signifie aussi cette problématique mais en l'épousant parfaitement, en y adhérant sans laisser la moindre marge de manœuvre. Autrement dit ce serait comme un des «contenus problématiques» de la personne qui rencontre un contenant parfait mais juste suffisant pour celui-ci.

C'est le cas, si l'on parle des contenants, de certains lieux «métaphores»

comme l'hôpital psychiatrique ou la prison pour n'en citer que deux. Mais aussi bien il pourrait s'agir de l'entreprise, de telle association, d'un foyer, d'un parti politique, d'un pays...

Ainsi donc, certaines personnes «rencontrent» la prison, lieu-métaphore par excellence d'une problématique humaine bien difficile à nommer. Dans un premier temps je dirai, et sous toute réserve de changer d'option : le lieu-métaphore de la problématique non résolue de la conscience humaine (personnelle et collective) en recherche de l'instance, l'éthique, la loi qui la gouvernera, l'autorité sur laquelle elle se fonde.

La particularité de ces lieux-métaphores (comme l'H.P. ou la prison) est que qui s'y trouve, volontairement ou pas, *s'y rend*. Qui s'y trouve aussi, s'y trouve à une limite, rencontre souvent «sa» limite.

L'autre particularité de ce genre de lieux est que qui le visite ou y travaille, y ressent par tous ses pores et instinctivement la totalité d'une problématique humaine et sociale rendue à sa limite de non-résolution.

Car le sens même, tel que nous l'avons reçu de ce lieu-métaphore est que c'est bien la conscience du genre humain, le combat de cette conscience pour se connaître elle-même qui lui a